



HAL
open science

“ Espace vécu, espace idéalisé dans les villes des anciens Pays-Bas bourguignons ”

Marc Boone, Elodie Lecuppre-Desjardin

► To cite this version:

Marc Boone, Elodie Lecuppre-Desjardin. “ Espace vécu, espace idéalisé dans les villes des anciens Pays-Bas bourguignons ”. *Revue Belge de Philologie et d’Histoire – Belgisch Tijdschrift voor Filologie en Geschiedenis*, 2011, *Revue Belge de Philologie et d’Histoire – Belgisch Tijdschrift voor Filologie en Geschiedenis*, 89, pp.111-128. 10.3406/rbph.2011.8163 . hal-04079766

HAL Id: hal-04079766

<https://hal.univ-lille.fr/hal-04079766>

Submitted on 24 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Espace vécu, espace idéalisé dans les villes des anciens Pays-Bas bourguignons

Marc Boone, Élodie Lecuppre-Desjardin

Citer ce document / Cite this document :

Boone Marc, Lecuppre-Desjardin Élodie. Espace vécu, espace idéalisé dans les villes des anciens Pays-Bas bourguignons. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 89, fasc. 1, 2011. Villes et villages : organisation et représentation de l'espace. Mélanges offerts à Jean-Marie Duvosquel à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire et publiés par Alain Dierkens, Christophe Loir, Denis Morsa, Guy Vanthemsche. pp. 111-128;

doi : <https://doi.org/10.3406/rbph.2011.8163>

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2011_num_89_1_8163

Fichier pdf généré le 18/04/2018

Espace vécu, espace idéalisé dans les villes des anciens Pays-Bas bourguignons ⁽¹⁾

Marc BOONE

Universiteit Gent

Élodie LECUPPRE-DESJARDIN

Université Lille Nord de France, UDL3, IRHiS

La ville est un espace clos, bien différencié de la campagne qui l'entoure par les murs qui en délimitent le périmètre, par son organisation politique, par la concentration des institutions ecclésiastiques qu'elle abrite, par la multiplicité des activités économiques qui s'y installent et par l'effervescence culturelle qui la caractérise. Mais comment les hommes de la fin du Moyen Âge percevaient-ils leur espace ? Comment les citadins prenaient-ils conscience de leurs différences ? Quelle image la ville souhaitait-elle donner d'elle-même ? Ces questions, nous ne sommes bien sûr pas les premiers à les poser. Et les études privilégiant les réflexions sur l'identité urbaine et l'imaginaire de la ville ont contribué à éclaircir certains points – l'historiographie italienne ayant ouvert la voie⁽²⁾.

D'ailleurs, dans un article fondamental, rédigé en 1982, Jacques Le Goff avait choisi le cadre de la péninsule pour expliquer, en termes bien choisis, la dialectique fondamentale qui lie l'espace urbain à son imaginaire⁽³⁾. Selon lui, l'imaginaire urbain doit être considéré comme un ensemble de représentations, d'images et d'idées, à travers lesquelles la société urbaine – ou tout au moins une partie de cette société – se construit une propre personnalité, une propre autorité. Ce qui est important pour l'histoire, c'est de comprendre que cette personnalité a en quelque sorte deux faces : l'une matérielle, réelle, représentant la structure et l'aspect de la cité ; l'autre mentale, incarnée dans les représentations artistiques, littéraires et théoriques de la cité. Cet imaginaire urbain consiste en somme en un dialogue permanent entre ces deux réalités, entre la cité et son image. Et il se situe pour l'historien à la

(1) Une première version du texte qui suit a été présentée lors du 35^e colloque organisé par l'Institut für vergleichende Städtegeschichte à Münster, les 22-24 septembre 2004 sur le thème *Bild und Wahrnehmung der Stadt*, et cela à l'occasion d'une réunion de la Commission internationale pour l'histoire des villes où la Belgique était représentée par Jean-Marie Duvosquel et Marc Boone. Les collègues allemands essaient depuis 2004 d'éditer les actes du colloque, le lecteur trouvera ici un texte remanié et adapté à l'état actuel de la recherche en la matière.

(2) Voir, par exemple, Jean-Claude MAIRE-VIGUEUR, éd., *Images et mythes de la ville médiévale*, Rome, 1984 (Mélanges de l'École Française de Rome, 96).

(3) Jacques LE GOFF, « L'immaginario urbano nell'Italia medievale (secoli V-XV) », dans *Storia d'Italia. Annali*, t. 5 : *Il paesaggio*, Turin, 1982, p. 4-43.

confluence de l'image réelle et de l'image idéale. Poursuivant ses efforts de décryptages, Jacques Le Goff avait alors proposé de distinguer deux types de sources. D'abord celles qui rendent compte de l'image que la ville a voulu donner d'elle-même, et parmi lesquelles on peut ranger les travaux archéologiques et les quelques témoignages iconographiques, et puis celles qui expriment un idéal présent dans les *Laudes civitatum*, dans les narrations légendaires, dans l'historiographie, etc.

Depuis quelques années, l'histoire urbaine des anciens Pays-Bas, sous l'impulsion du groupe de recherche du Pôle d'Attraction Interuniversitaire (PAI), a emboîté le pas de l'historiographie italienne en proposant de passer au crible chacun des éléments, chacune des phases d'évolution qui ont progressivement construit, idées après idées, façonné, images après images, l'identité des villes de la fin du Moyen Âge⁽⁴⁾. Des programmes de recherche « satellites » sont venus se greffer sur le projet PAI, mais un programme spécifique, financé par le FWO flamand et poursuivi par les universités de Gand et d'Anvers, s'occupe en tout premier lieu de la représentation des villes et mérite donc d'être mentionné⁽⁵⁾. Si les éclairages qui ont mis en lumière les villes des Pays-Bas sont ceux que nous retiendrons aujourd'hui, il faut dire que la dimension comparatiste a toujours été privilégiée, permettant d'estimer à leur juste valeur non pas les progrès ou les retards d'une région par rapport à l'autre, mais les spécificités qui, nuancées par les rapports sociaux, l'emboîtement des espaces, et les jeux de pouvoirs, donnent naissance à un discours de la ville fondamentalement original. La dernière synthèse concernant l'histoire de cette partie fortement urbanisée de l'Europe vient d'ailleurs jusque dans son titre de mettre l'accent sur le poids de l'urbanisation et de l'économie d'échange si apte à soutenir le phénomène urbain et à inspirer son auto-représentation⁽⁶⁾.

L'étude que nous présentons ici, traquant derrière les mots et les images ce rapport dialectique entre identité et imaginaire urbain, retracera à grands traits le répertoire symbolique dont les villes se dotèrent pour exprimer leur réalité immanquablement teintée d'idéal, avant d'exposer des pistes de recherches sur la représentation du territoire urbain, profondément ancrée dans des réalités bien tangibles.

(4) Des travaux précurseurs : Marc BOONE & Peter STABEL, éd., *Shaping Urban Identity in Late Medieval Europe*, Louvain-Apeldoorn, 2000 et Marc BOONE, Élodie LECUPPRE-DESJARDIN & Jean-Pierre SOSSON, éd., *Le verbe, l'image et les représentations de la société urbaine au Moyen Âge*, Anvers-Apeldoorn, 2002. Sur le projet PAI (phase VI, n° 32, 2007-2011) actuellement en cours, voir www.cityandsociety.be. Y participent des équipes appartenant aux Universités belges de Gand, Anvers, Bruxelles et de l'Université d'Utrecht aux Pays-Bas, ainsi que deux équipes basées à la Bibliothèque Royale de Belgique et au Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique (Bruxelles). Le PAI est financé par la Politique scientifique fédérale (voir www.belspo.be). Les trois grandes lignes de recherche retenues dans le programme actuel sont : l'espace urbain, savoir et culture et le capital social.

(5) Le projet « L'image de la ville » devrait produire deux thèses vers la fin 2011 : Jelle de Rock à l'Université d'Anvers, Katrien Lichtert à l'Université de Gand, sous la direction respectivement de Peter Stabel et de Maximiliaan Martens.

(6) Wim BLOCKMANS, *Metropolen aan de Noordzee. De geschiedenis van Nederland, 1100-1560*, Amsterdam, 2010.

Pour comprendre les différentes étapes de la construction de l'identité urbaine dans cette région, il faut bien sûr avoir à l'esprit les grandes lignes d'une histoire politique qui a fabriqué l'espace urbain tout autant qu'elle a nourri l'image que la ville souhaitait afficher. Très longtemps, les paramètres économiques ont guidé les efforts des historiens en peine de comprendre et de mettre à jour les spécificités de ce territoire dont l'exceptionnel dynamisme commercial éclipsait toutes les autres caractéristiques⁽⁷⁾. Cette logique économique, qui avait guidé les premières synthèses toujours de grande influence de Henri Pirenne, a été complétée et enrichie considérablement⁽⁸⁾. Inscrite de nouveau dans une riche histoire événementielle où les luttes de pouvoir ont scandé les progrès et les stagnations politiques, la réflexion sur l'évolution du phénomène urbain s'est donnée un nouveau souffle. Nombreux sont les champs d'investigation qui ont en quelque sorte « secoué » la représentation fortement positiviste d'une ville élevée exclusivement au rythme de ses succès techniques et commerciaux. Il a fallu un certain temps finalement pour renouer avec la grande tradition en matière d'histoire urbaine construite par la génération d'historiens et de sociologues à l'œuvre au début du XX^e siècle, tels Henri Pirenne ou Max Weber, et qui avait été abandonnée après la Première Guerre Mondiale, pour finalement être reconstruite et remise au premier plan après la Deuxième Guerre, à la suite de rapprochements entre plusieurs traditions « nationales »⁽⁹⁾. On a toutefois dû attendre le début du XXI^e siècle pour voir se profiler une nouvelle vague de synthèses en histoire urbaine, sur le plan européen et bientôt mondial⁽¹⁰⁾.

Parmi les avancées considérables, l'archéologie a montré à quel point la conquête de l'espace urbain accompagnait plus qu'elle ne reflétait les conquêtes du pouvoir distribué de façon toujours inégale entre le prince, la commune et l'Église. Immanquablement, une symbolique très forte permettait à chacun de reconnaître sa marque et d'afficher plus ou moins directement ses ambitions. En suivant les étapes de l'aménagement de la Grand'Place de

(7) Pour une critique de cette vision réductrice installée dans le sillage de la tradition pirénienne, voir Marc BOONE, « Urban Space and Political Conflict in Late Medieval Flanders », dans *Journal of Interdisciplinary History*, t. 32, 4, 2002, p. 621-640.

(8) Sur le poids d'Henri Pirenne et son influence qui (heureusement) perdure jusqu'à nos jours, voir Claire BILLEN & Marc BOONE, « L'histoire urbaine en Belgique: construire l'après-Pirenne entre tradition et rénovation », dans *Città & Storia*, t. 5, 1, 2010, p. 3-22.

(9) Un aperçu historiographique sera publié dans Marc BOONE, « Cities in Late Medieval Europe: the Promise and the Curse of Modernity », dans *Urban History* (sous presse). Une toute première version du texte fut présentée comme allocution d'introduction lors de l'*International Mediaeval Congress* tenu à Leeds le 9 juillet 2007. Une version allemande de ce texte fut publiée: MARC BOONE, « Die Mittelalterliche Stadt. Vorzeichen von Modernität, Ort des kulturellen Transfers? », dans *Pro civitate Austriae. Informationen zur Stadtgeschichtsforschung in Österreich*, t. 13, 2008, p. 5-17.

(10) Voir le tome sur la ville médiévale par Denis Menjot, Patrick Boucheron et Marc Boone dans Jean-Luc PINOL, éd., *Histoire de l'Europe urbaine*, t. 1: *De l'Antiquité au XVIII^e siècle*, Paris, 2003, p. 285-592; une version en livre de poche est en préparation et une traduction en espagnol vient de voir le jour (J.-L. PINOL, éd., *Historia de la Europa urbana*, t. 2: *La ciudad medieval*, Valencia, Publicacions Universitat de Valencia, 2010). Voir du côté anglophone: Peter CLARK, *European Cities and Towns, 400-2000*, Oxford, 2009. Le même auteur coordonne actuellement une synthèse, à paraître à Oxford, sur le thème des *Global cities*, toutes périodes et continents confondus, le chapitre sur la ville médiévale sera écrit par Marc Boone.

Lille et de la place du Marché du Vendredi à Gand, on comprend que dans les grandes villes au moins, le décor urbain a été modelé pour permettre de ritualiser les grands moments de la vie urbaine. Aussi bien à Gand qu'à Lille, la place centrale est le résultat d'une intervention délibérée dans le paysage urbain, qui, à force d'assèchement, de détournement des eaux et d'éradication de l'habitat privé, a permis l'émergence au XIII^e siècle d'une place centrale, où les autorités pouvaient se mettre en scène⁽¹¹⁾. À Lille, la présence dans un rayon d'une trentaine de mètres du beffroi, de la halle échevinale, de la chapelle des Ardents et du belvédère princier du Beauregard exprime parfaitement cette superposition des pouvoirs⁽¹²⁾. Le même constat peut être fait pour Ypres ou pour d'autres villes secondaires, voire plus petites comme Dixmude, Damme ou Furnes⁽¹³⁾.

C'est en effet en termes de superposition, d'héritage et non en termes de rupture ou de division qu'il faut envisager la lecture du patrimoine architectural urbain. Encore très récemment, deux historiens de l'art s'étonnent de constater que la thématique développée sur la façade de l'hôtel de ville de Saint-Omer à la fin du XIV^e siècle, s'inspirait d'un registre religieux composé d'anges ou de prophètes tenant des phylactères⁽¹⁴⁾. De même, dans cette petite ville, marquée par des efforts urbanistiques modestes, la salle dite « de la Selle » où se tenaient les plaidoiries était ornée, à partir de 1413-1414, de peintures murales représentant la vie de saint Omer, saint tutélaire de la ville. Ce registre décoratif n'a pourtant rien d'exceptionnel. Comme l'a montré Raymond Van Uytven, l'idée selon laquelle la production d'images urbaines ne pouvait que refléter les grandes luttes communales, fractionnant l'espace figuratif selon des catégories clairement identifiées et antinomiques (à l'Église les symboles du religieux, à la ville les signes de son indépendance et au prince les marques de sa dynastie), n'a en réalité inspiré qu'une historiographie fortement imprégnée par les débats

(11) Sur Lille : Gilles BLIECK & Alain GUIFFRAY, « Genèse et évolution d'une place publique. L'exemple de Lille », dans Pierre DEMOLON & Frans VERHAEGHE, eds, *Archéologie des villes dans le Nord-Ouest de l'Europe (VII^e-XIII^e siècle)*. Actes du IV^e Congrès international d'archéologie médiévale (Douai 1991), Douai, 1994, p. 219-221. Concernant Gand : Marie-Christine LALEMAN, « Espaces publics dans les villes flamandes au Moyen Âge : l'apport de l'archéologie urbaine », dans M. BOONE & P. STABEL, eds, *Shaping Urban Identity*, op. cit., p. 26-30. Voir aussi la dernière synthèse : M.-Chr. LALEMAN & Georges DECLERCQ, « Archéologie de l'espace urbain », dans Marc BOONE & Gita DENECKERE, eds, *Gand, ville de tous les temps*, Gand, 2010, p. 21-49.

(12) Pour une réflexion sur cet aménagement de la place publique, voir Élodie LECUPPRE-DESJARDIN, *La ville des cérémonies. Essai sur la communication politique dans les villes des anciens Pays-Bas bourguignons*, Turnhout, 2004 (Studies in European Urban History, 4), p. 76-80.

(13) La plupart des résultats des fouilles n'ont pas encore été publiés (communication orale de Marc Dewilde, Vlaams Instituut voor het Onroerend Erfgoed). Concernant Ypres, à côté de l'étude classique d'Adriaan VERHULST, « Les origines de la ville d'Ypres (XI^e-XII^e siècles) », dans *Revue du Nord*, t. 81, 1999, n° 329, p. 12, on lira désormais Octaaf MUS (red. Paul TRIO), *De geschiedenis van de middeleeuwse grootstad Ieper. Van Karolingische villa tot de destructie in 1914*, Ypres, 2010.

(14) Marc GIL & Ludovic NYS, *Saint-Omer gothique*, Valenciennes, 2004, p. 80 : « On s'explique mal par contre la présence en façade d'un édifice civil de quatre culots sur lesquels sont sculptés des figures de prophètes, reconnaissables aux phylactères qu'ils tiennent dans les mains, à leurs longues barbes touffues et leurs coiffes en forme de turbans ».

idéologiques du XIX^e siècle⁽¹⁵⁾. Bien au contraire, à Saint-Omer, les deux anges ornant le cul-de-lampe destiné à soutenir la saillie de la bretèche, accueillaienent entre leurs bras un blason peint et gravé aux armes du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi⁽¹⁶⁾. Cette insertion d'un motif ducal au fronton d'un bâtiment abritant les libertés urbaines n'est pas à mettre sur le compte d'une certaine faiblesse de la ville face aux appétits de domination princière. Bruges, que l'on peut ranger dans la catégorie supérieure des villes secouées régulièrement par les soubresauts de l'opposition au centralisme princier, avait fait polychromer par Jan Van Eyck lui-même, vers 1434-1435, six statues complétant la galerie des comtes de Flandre ornant la maison des échevins⁽¹⁷⁾. À Bruxelles, la tour Saint-Michel qui borde l'hôtel de ville, dont la première pierre fut posée par Charles de Charolais en 1444, était ornée de quatre statues placées dans des niches représentant Philippe le Bon, puis Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne et Maximilien d'Autriche⁽¹⁸⁾. L'hôtel de ville en question se présente d'ailleurs comme un instrument essentiel dans l'offensive de charme médiatique que les édiles bruxellois sont en train de livrer vis-à-vis de Philippe le Bon⁽¹⁹⁾. À Ypres, en 1450, le toit de la maison échevinale avait été décoré des armes du duc et de la duchesse de Bourgogne, de celles du comté de Flandre et de la ville, etc.⁽²⁰⁾. Bref, force est de constater que toute la symbolique des décorations urbaines a adopté, consciemment ou non, le stock des archétypes héraldiques seigneuriaux⁽²¹⁾. Certes, il faut être vigilant et ne pas nier pour autant toute spécificité urbaine dans ce grand champ du symbolique où notre seul but est de prouver la coexistence d'une multiplicité

(15) Voir Raymond VAN UYTVEN, « Flämische Belfriede und süd-niederländische städtische Bauwerke im Mittelalter : Symbol und Mythos », dans Alfred HAVERKAMP, éd., *Information, Kommunikation und Selbstdarstellung in mittelalterlichen Gemeinden*, Munich, 1998 (Schriften des Historischen Kollegs. Kolloquien, 40), p. 125-159 et à propos des événements de 1302, qui ont donné lieu à une réinterprétation romantique du Moyen Âge flamand : Marc BOONE, « Une société urbanisée sous tension. Le comté de Flandre vers 1302 », dans Raoul C. VAN CAENEGEM, éd., *1302. Le désastre de Courtrai. Mythe et réalité de la bataille des Éperons d'or*, Anvers 2002, p. 27-77. Dans le même livre, Jo Tollebeek a traité le culte national attaché à la bataille dite des Éperons d'or.

(16) M. GIL & L. NYS, *Saint-Omer gothique*, op. cit., p. 80-81.

(17) Sur l'implication des frères Van Eyck dans les travaux édilitaires des villes de Flandre, voir Elisabeth DHANENS, *Hubert et Jean van Eyck*, Anvers, 1980.

(18) Alexandre HENNE & Alphonse WAUTERS (éd. Mina MARTENS), *Histoire de la Ville de Bruxelles. Nouvelle édition du texte original de 1845*, Bruxelles, 1968, t. I, p. 234 et suiv.

(19) Claire BILLEN, « Dire le bien commun dans l'espace public. Matérialité épigraphique et monumentale du bien commun dans les villes des Pays-Bas à la fin du Moyen Âge », dans Élodie LECUPPRE-DESJARDIN & Anne-Laure VAN BRUAENE, éd., *De Bono Communi. The Discourse and Practice of the Common Good in the European City (13th-16th Century)*, Turnhout, 2010 (Studies in European Urban History, 22), p. 85-86.

(20) On peut retrouver ces exemples dans R. VAN UYTVEN, « Flämische Belfriede », art. cit., p. 134 et 140 sq.

(21) Sur ce partage culturel, voir Élodie LECUPPRE-DESJARDIN, « La ville : creuset des cultures urbaines et princières dans les anciens Pays-Bas bourguignons », dans Werner PARAVICINI, éd., *La cour de Bourgogne et l'Europe. Le rayonnement et les limites d'un modèle culturel*, Ostfildern, sous presse (Beihefte der Francia, n° 73).

de pouvoirs, non leur dissolution ou leur anonymat⁽²²⁾. L'image de la ville proposée par ses pierres et ses murs est celle d'une histoire sédimentée, non celle d'un palimpseste. D'ailleurs, les murs et les bâtiments offrent des occasions multiples pour y laisser un message, écrit souvent et mis en vers afin de faciliter la mémorisation et de marquer les esprits. Dans sa dernière grande synthèse sur la littérature néerlandaise au Bas Moyen Âge, Herman Pleij a montré de façon très convaincante que la ville se lisait littéralement et que ses murs et surfaces étaient régulièrement couverts de messages moraux et politiques⁽²³⁾. Cette démonstration aurait pu de la même façon s'appuyer sur le domaine de la communication symbolique attachée à la maîtrise de l'espace public. Cortèges, processions, fêtes, mettent en scène tout autant ces mêmes rapports de force qui, à force de négociations, d'épisodes répétées de cohabitations - plus ou moins houleuses, il faut bien l'admettre - a permis à la ville de passer de l'image idéale et simplifiée du signe - songeons, par exemple, à l'idéogramme simplificateur et parfois simpliste du sceau - à la représentation complexe et raffinée de ses multiples réalités, telles que peuvent les exposer une façade d'hôtel de ville, un cortège processionnel ou une série de tableaux vivants. Ce foisonnement de supports figuratifs, qui véhiculent chacun une image spécifique de la ville à laquelle ils s'attachent, permet de résoudre ce qui apparaît aux yeux de nombreux historiens comme un paradoxe.

La question a déjà taraudé les historiens de l'Italie communale, confrontés aux mêmes indices apparemment contradictoires: comment des villes, dont les luttes et les révoltes ne cessent de diviser et de malmener les équilibres sociaux, peuvent-elles se révéler aussi puissantes, aussi dynamiques, aussi incroyablement fertiles ? L'image de ces villes apporte une réponse somme toute assez claire. Les luttes, la violence quotidienne, l'esprit de conquête participent de la construction de l'identité urbaine. L'image de la ville, par son incroyable capacité de compilation, prouve que les luttes, les petites comme les grandes, concourent à cette prise de conscience urbaine où se jouent ni plus ni moins que des enjeux identitaires. La violence et la culture politique marquée par les soulèvements et les dissensions, à la fois internes et contre la force princière, ont à leur tour aidé à composer l'image des villes des anciens Pays-Bas méridionaux que l'historiographie traditionnelle nous a léguée⁽²⁴⁾. Le XIX^e siècle en premier lieu et l'historicisme du début du

(22) Pour plus d'informations sur cette concurrence déclinée dans les politiques éditaires, voir Élodie LECUPPRE-DESJARDIN, « Des pouvoirs inscrits dans la pierre ? Essai sur l'édilité urbaine dans les anciens Pays-Bas bourguignons au XV^e siècle », dans *Memini. Travaux et documents*, t. 7, 2003, p. 7-35. Il faut constater, une fois de plus, que les études sur la question sont nettement plus avancées dans le cas de l'Italie du Bas Moyen Âge ; voir les différentes contributions dans Élisabeth CROUZET-PAVAN, éd., *Pouvoir et édilité. Les grands chantiers dans l'Italie communale et seigneuriale*, Rome, 2003 (Collection de l'École Française de Rome, 302).

(23) Herman PLEIJ, *Het geveugelde woord. Geschiedenis van de Nederlandse literatuur 1400-1560*, Amsterdam, 2007, *passim*. Une approche plus historique dans Cl. BILLEN, « Dire le bien commun dans l'espace public », art. cit., p. 71-88.

(24) Et cela dans un contexte plus large, englobant les événements dramatiques du XVI^e siècle, voir Marc BOONE, « Les Républiques calvinistes et la tradition médiévale des révoltes urbaines dans les Pays-Bas », dans Monique WEIS, éd., *Des villes en révolte. Les « Républiques urbaines » aux Pays-Bas et en France pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle*, Turnhout, 2010 (Studies in European Urban History, 23), p. 7-23.

XX^e ont construit une vision des villes médiévales qui reflète leurs propres préoccupations et fixations. Après la Commune de Paris, le discours sur les communes du Moyen Âge, pour ne prendre que cet exemple, ne fut plus jamais pareil⁽²⁵⁾.

Or, les tendances actuelles de l'historiographie ont réévalué la signification des « fureurs »⁽²⁶⁾. Elles ont pris au sérieux ces soubresauts violents et les ont décodés comme les symptômes d'une quête inlassable d'identité: ainsi distingue-t-on une relation étroite entre la grande tradition des soulèvements urbains contre le prince et la petite tradition des conflits sociaux et politique à l'intérieur des villes⁽²⁷⁾. Dans un espace aussi ouvert à la concurrence que furent les anciens Pays-Bas, où chaque ville n'est jamais éloignée de plus de vingt-cinq kilomètres de sa voisine, la lutte, l'esprit de conquête, la défense des intérêts par la négociation ou par la violence, se révèlent vitaux. Mais ne nous y trompons pas : ces luttes constituent un mode d'action habituel. Et la présence des figures comtales au sein d'un hôtel de ville ne représente pas seulement la vision idéale d'une harmonie souhaitée par la commune avec ses seigneurs, mais bel et bien une cohabitation acceptée, même si elle est continuellement discutée⁽²⁸⁾. Imitation, émulation et compétition entre villes trouvaient également leur expression dans l'utilisation de l'espace urbain. C'est une évidence quand on pense aux compétitions entre guildes d'arbalétriers ou de rhétoriciens, mais aussi lorsqu'il s'agissait d'importer dans une ville comme Bruges le modèle gantois d'une manifestation collective de la force oppositionnelle entre les mains des gens de métier, l'*auweet* (ou cortège nocturne des milices des métiers en armes)⁽²⁹⁾.

Cette conquête des espaces de pouvoir figurés par l'image apparaît également dans un autre type de documents, très peu utilisé jusqu'ici et qui

(25) Sur ces discussions qui continuent jusqu'à nos jours : Christian AMALVI, *Le goût du Moyen Âge*, Paris 1996, p. 194-202. Un livre stimulant qui pose la question suivante : comment le XIX^e siècle a-t-il « construit » son Moyen Âge ? Ronald VAN KESTEREN, *Het verlangen naar de Middeleeuwen. De verbeelding van een historische passie*, Amsterdam, 2004.

(26) Voir Jan DUMOLYN & Jelle HAEMERS, « Patterns of Urban Rebellion in Medieval Flanders », dans *Journal of Medieval History*, t. 31, 2005, p. 369-393 et, concernant l'idéologie derrière les activités politiques des édiles urbaines : Jan DUMOLYN, « 'Our land is only founded on trade and industry'. Economic Discourses in Fifteenth-Century Bruges », dans *Journal of Medieval History*, t. 36, 2010, p. 374-389.

(27) Voir Marc BOONE & Maarten PRAK, « Rulers, Patricians and Burghers : the Great and the Little Traditions of Urban Revolt in the Low Countries », dans Karel DAVIDS & Jan LUCASSEN, édés, *A Miracle Mirrored. The Dutch Republic in European Perspective*, Cambridge 1995, p. 99-134 et Marc BOONE, « Armes, courses, assembles et commocions. Les gens de métiers et l'usage de la violence dans la société urbaine flamande à la fin du Moyen Âge », dans *Revue du Nord*, t. 87, 2005, n° 359, p. 7-33.

(28) Voir sur ce point les conclusions dans É. LECUPPRE-DESJARDIN, *La ville des cérémonies*, op. cit.

(29) Jelle HAEMERS & Élodie LECUPPRE-DESJARDIN, « Conquérir et reconquérir l'espace urbain. Le triomphe de la collectivité sur l'individu dans le cadre de la révolte brugeoise de 1488 », dans Chloé DELIGNE & Claire BILLEN, édés, *Voisinages, coexistences, appropriations. Groupes sociaux et territoires urbains (Moyen Âge-16^e siècle)*, Turnhout, 2007 (Studies in European Urban History, 10), p. 119-142.

permet également de nuancer la vision idéale de verticalité systématiquement attachée à l'identité urbaine.

La ville médiévale, dans les Pays-Bas comme ailleurs, apparaît avant tout dans sa verticalité. Comme nous le rappelions dans l'introduction: la ville, monde clos qui domine le plat pays environnant, s'impose avant tout par ses tours, ses clochers, ses portes surmontées de tourelles, ses beffrois. La symbolique attachée à cette conquête du ciel est bien entendu celle du pouvoir ou, plus exactement, des pouvoirs. Les textes, ceux des autochtones comme ceux des étrangers ne disent pas autre chose. Au cours de sa visite des Pays-Bas à la fin du xv^e siècle, Jérôme Müntzer, préfère découvrir les villes qu'il visite depuis le point le plus haut de chacune d'entre elles, et son récit prend alors soin de comparer les hauteurs des différents beffrois et clochers dont il fit l'ascension. La plus haute tour d'Arras comporte 306 marches, celle de Bruges 380, celle d'Anvers 385, etc.⁽³⁰⁾. Mais cette verticalité ne fut pas uniquement l'affaire des collectivités. Dans la construction de l'identité sociale du patriciat classique des villes, les maisons en pierre, flanquées de tours, à l'imitation des demeures nobiliaires gantoises du xii^e siècle ont choqué certains contemporains, tel l'archevêque Guillaume de Reims ou le chroniqueur hainuyer Gislebert de Mons pour qui ces donjons à l'intérieur d'une ville étaient une atteinte à l'ordre social voulu par Dieu⁽³¹⁾.

Les représentations iconographiques des villes des Pays-Bas, pour la période qui précède le xvi^e siècle, sont rares. Néanmoins, les quelques témoignages légués par les œuvres des Primitifs flamands mettent inmanquablement en avant la supériorité urbaine par l'élévation des tours. Avant d'occuper le devant de la scène, comme dans le célèbre tableau attribué à Pieter I Claeissens, *Les Sept merveilles de Bruges*, et datant de la moitié du xvi^e siècle, la ville de Bruges fait une apparition timide dans quelques œuvres, comme dans celle du Maître de la Légende de sainte Lucie où, en arrière-plan, les tours indiquent la domination de la cité brugeoise sur la campagne. Si, de manière générale, les murs sont difficilement identifiables, la ville est cependant un élément de décor essentiel dans la peinture flamande. Les exemples abondent : citons simplement l'arrière-plan des *Trois Marie au tombeau* de Hubert Van Eyck, celui du *Martyre de saint Sébastien* de Hans Memling, ou bien encore celui de la *Vierge à l'encrier*

(30) É. LECUPPRE-DESJARDIN, « L'autre et la ville », art. cit., p. 55-74. Une mise au point sur la valeur des récits de voyage : Joey DE KEYSER, *Vreemde ogen. Een kijk op de zuidelijke Nederlanden, 1400-1600*, Anvers, Meulenhof, 2010.

(31) Cette attitude est mentionnée par le chroniqueur Gislebert de Mons : *custodiam castris Gandavensis, quod Philippus comes Flandriae ad reprimendam hominum Gandavensium nimiam superbiam construxerat* : *La chronique de Gislebert de Mons*, éd. Léon VANDERKINDERE, Bruxelles, Commission Royale d'Histoire, 1904, p. 266, chap. 180. D'autres commentateurs du xii^e siècle : Guillaume archevêque de Reims, et Guillaume le Breton, chroniqueur de Philippe II Auguste (voir les citations dans Marc BOONE & Thérèse DE HEMPTINNE, « Espace urbain et ambitions princières: les présences matérielles de l'autorité princière dans le Gand médiéval (xii^e siècle - 1540) », dans Werner PARAVICINI, éd., *Zeremoniell und Raum. 4. Symposium der Residenzen-Kommission der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Potsdam 25. bis 27. September 1994*, Sigmaringen, Thorbecke Verlag, 1997 (Residenzenforschung, 6), p. 282.

du Maître de la Madone André⁽³²⁾. Mais, comme l'a souligné Peter Stabel à de nombreuses reprises, l'irruption de la ville dans la peinture des Primitifs flamands n'est pas simplement destinée à fournir un décor et un cadre à une scène indépendante. La ville, la plupart du temps, s'anime de dizaines de personnages, de multiples activités et renvoie ainsi l'image de sa dynamique⁽³³⁾. Toutefois, la verticalité reste la dimension principale des stéréotypes que les peintres accolent à l'entité urbaine et que la ville elle-même privilégie dans la vision idéale d'elle-même.

En effet, la ville n'a pas attendu les Van Eyck ou les Gérard David pour formuler son identité par l'image. L'activité sigillaire dans cette région est particulièrement foisonnante et déjà « la ville idéogramme insiste sur la verticalité »⁽³⁴⁾. La ville ainsi résumée, se fait église, porte, tour et offre parfois un panorama urbain complet, comme c'est le cas sur le sceau de Beauvais où rivalisent les nombreux clochers de la cité épiscopale⁽³⁵⁾. Ces représentations urbaines sont à ranger dans la catégorie des représentations fictives de la cité. Comme si elles voulaient poser en héritières des théories sémiotiques essentialistes modernes, ces villes ont, dès le XII^e siècle, assimilé le signe à un modèle de perfection vers lequel elles tendaient: vision d'une communauté unie et rassemblée par exemple autour d'un objet de dévotion partagé par tous, comme c'est le cas à Saint-Omer où le saint local est représenté en habit épiscopal⁽³⁶⁾, vision de la conquête des libertés communales comme c'est le cas à Soissons qui a choisi de représenter son beffroi⁽³⁷⁾ ou à Gand qui a privilégié l'allégorie de la Vierge de Gand – également à l'honneur

(32) Hubert Van Eyck, *Les trois Marie au tombeau*, Musée Boymans-van Beuningen, Rotterdam ; Hans Memling, *Le martyr de saint Sébastien*, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles ; Maître de la Madone André, *La Vierge à l'encrier*, Musée Jacquemart André, Paris. Ces trois tableaux figurent dans Brigitte DE PATOUL et Roger VAN SCHOUTE, *Les primitifs flamands et leur temps*, Tournai, 2000, respectivement aux p. 262 et 290, 196 et 500.

(33) Peter STABEL, « Social Reality and Artistic Image : The Urban Experience in the Late Medieval Low Countries. Some Introductory Remarks on the Occasion of a Colloquium », dans Myriam CARLIER, Anke GREVE, Walter PREVENIER & Peter STABEL, éds, *Hart en marge in de laat-middeleeuwse stedelijke maatschappij*, Louvain-Apeldoorn, 1997, p. 21 ; ID., « Urbanization and its Consequences : the Urban Region in Late Medieval Flanders », dans Peter AINSWORTH & Tom SCOTT, éds, *Regions and Landscapes. Reality and Imagination in Late Medieval and Early Modern Europe*, Oxford-Berne-Berlin, 2000, p. 177-179.

(34) Citation tirée de l'étude de Brigitte BEDOS-REZAK, « Du modèle à l'image : les signes de l'identité urbaine au Moyen Âge », dans M. BOONE, É. LECUPPRE-DESJARDIN & J.-P. SOSSON, éds, *Le verbe, l'image et les représentations, op. cit.*, p. 189-205. Signalons que dans le cadre du PAI déjà cité, Lieve De Mey prépare un inventaire des sceaux des villes flamandes au Moyen Âge.

(35) Voir Br. BEDOS-REZAK, *Corpus des sceaux*, t. 1 : *Les sceaux des villes*, Paris, 1980, n° 94, p. 102.

(36) *Ibid.*, n° 628 bis et n° 629 bis, p. 463 et p. 465.

(37) *Ibid.*, n° 667bis, p. 489.

dans la littérature – pour exprimer la défense des libertés urbaines⁽³⁸⁾, vision de la Jérusalem Céleste comme c'est le cas dans de nombreux sceaux qui profitent de leur forme pour se rapprocher de l'idéal biblique inspirant la perfection à tout un chacun. Les sceaux urbains sont chargés d'une signification idéologique importante, qui n'échappe pas non plus aux attentions d'un seigneur ou d'un prince voulant marteler son autorité. Ainsi, la ville modeste de Maubeuge se dote dans le contexte d'une rébellion en 1293 d'un sceau où figure un chêne – arbre symbole de liberté par excellence. Ce dernier est remplacé vers 1320 par un sceau où dominent les quatre lions du comté du Hainaut et la crosse aux aigles de l'abbesse seigneur de la ville. Et quand le « grand dompteur » de villes médiévales, Charles Quint, se mêle en 1528 des affaires de l'ancienne ville épiscopale d'Utrecht, il donne l'ordre de biffer désormais l'image pluriséculaire de saint Martin des armes et des sceaux de la ville⁽³⁹⁾.

Toutefois, si la hauteur, l'ascension, le rêve de transcendance, le désir d'afficher « la montée des valeurs terrestres vers le ciel » – pour inverser la proposition de Jacques Le Goff – caractérisent fortement l'identité urbaine en cette fin du Moyen Âge, il ne faut pas oublier que les villes des Pays-Bas, serrées les unes contre les autres, appartiennent également à des réseaux au sein desquels il est important de signifier son existence, sa personnalité, voire son autorité⁽⁴⁰⁾.

Deux études de Raymond van Uytven, que nous avons déjà citées, sur les beffrois flamands, éminences auréolées de la superbe urbaine s'il en est,

(38) Germain DEMAY, *Inventaire des sceaux de la Flandre*, Paris, 1873, t. 1, p. 434. La référence à la littérature porte sur le poème de la « Vierge de Gand » (*De maghet van Ghend*) composé lors de la grande révolte gantoise contre le comte Louis de Male en 1379-1385. Le poète Boudin van de Leure y exalte les vertus de la résistance des citoyens. La Vierge se tient dans un enclos (l'image entrera dans les représentations traditionnelles de la ville, au point de devenir la marque des premiers imprimeurs gantois au début du XVI^e siècle), entourée des deux rivières et défendue par une multitude de saints, souvent locaux, chacun brandissant un drapeau. Voir Marc BOONE, *À la recherche d'une modernité civique. La société urbaine des anciens Pays-Bas au Bas Moyen Âge*, Bruxelles, Éditions de l'Université, 2010, p. 49-50.

(39) Raymond VAN UYTVEN, « Stadsgeschiedenis in het Noorden en het Zuiden », dans *Nieuwe Algemene Geschiedenis der Nederlanden*, t. 2 : *Middeleeuwen*, Haarlem, 1982, p. 221.

(40) La littérature sur les réseaux urbains est abondante, bien qu'elle ait tendance à favoriser une approche classique en partant de l'histoire économique. Voir, dans *Le réseau urbain en Belgique dans une perspective historique (1350-1850). Une approche statistique et dynamique. Actes du 15^e colloque international. Spa, 4-6 sept. 1990*, Bruxelles, Crédit Communal, 1992 (coll. Histoire, série in-8°, 86), les rapports sur la Flandre par Walter Prevenier, Jean-Pierre Sosson et Marc Boone, sur le Brabant par Raymond Van Uytven. Ce dernier a creusé le thème : Raymond VAN UYTVEN, « Die Städtelandschaft des mittelalterlichen Herzogtums Brabant », dans Monika ESCHER, Alfred HAVERKAMP & Frank G. HIRSCHMANN, eds, *Städtelandschaft-Städtenetz-zentralörtliches Gefüge. Ansätze und Befunde zur Geschichte der Städte im hohen und späten Mittelalter*, Mayence, 2000, p. 131-168. La notion de réseaux et d'interdépendance urbaine a également été traitée lors d'une comparaison systématique entre les villes d'Italie et de Flandre : voir Élisabeth CROUZET-PAVAN & Élodie LECUPPRE-DESJARDIN, eds, *Villes de Flandre et d'Italie (XIII^e-XVI^e siècle). Les enseignements d'une comparaison*, Turnhout, 2008 (Studies in European Urban History, 12), notamment les chapitres de Peter Stabel et de Giuliano Pinto.

nous ont ainsi invités à élargir notre horizon⁽⁴¹⁾. Ce dernier a montré de façon tout à fait convaincante combien les travaux menés au XIX^e siècle, dans le sillage de mouvements comme le « gothic revival », avaient influencé le regard porté sur de tels monuments⁽⁴²⁾. Pour résumer brièvement le sens de sa démarche, rappelons simplement qu'en reprenant l'origine du mot et son apparition tardive en territoire néerlandophone, et en s'appuyant sur les sources médiévales qui privilégient davantage l'étendard de la ville ou la cloche municipale, appelée « bancloque » comme signe du pouvoir urbain, Raymond Van Uytven a prouvé que le beffroi ne constitue pas une manifestation typique de la montée en puissance du pouvoir municipal en Flandre. D'ailleurs, l'exemple du sceau de Soissons mentionné à l'instant, ville située hors des Pays-Bas mais au cœur de la région où se sont développées dès le XII^e siècle les communes picardes, offre bel et bien une preuve supplémentaire au dossier de Van Uytven plaçant en faveur d'une importation de ce symbole identitaire urbain devenu, au fil des siècles, le stéréotype tronqué des libertés communales flamandes⁽⁴³⁾. En revanche, monuments à part entière ou simples clochers d'églises, les beffrois flamands font surtout entendre la liberté de la ville grâce à la possession de cloches. Certes, la fin du Moyen Âge inaugure une véritable compétition entre les villes qui rivalisent de somptuosité et de hauteur dans la construction de leurs édifices municipaux, mais le paysage sonore que ces dernières proposent ne doit pas être négligé, tant il exprime quotidiennement et aux oreilles de tous l'ordre urbain⁽⁴⁴⁾.

Ces cloches urbaines faisaient retentir la voix d'une autorité qui s'imposait face à celles du prince et de l'Église⁽⁴⁵⁾. Dans la plus ancienne description d'un mouvement de grève à Gand, en 1302, l'auteur, un franciscain anonyme, témoin oculaire des faits, relate comment les grévistes avaient soigneusement occupé les rues et carrefours, utilisant bannières et signes de guerre. Il souligne néanmoins qu'ils s'étaient abstenus d'occuper également le beffroi et donc de mettre la main sur la cloche, bien qu'ils eussent pris soin d'accompagner leur

(41) R. VAN UYTVEN, « Flämische Belfriede », art. cit., *passim* et ID., « Architecturale vormen en stedelijke identiteit in de middeleeuwen », dans Jana Catharina DEKKER, éd., *Sporen en spiegels. Beschouwingen over geschiedenis en identiteit*, Tilburg, 1995, p. 17-21.

(42) Sur le mouvement « gothique » dans le monde anglo-saxon (et ses répercussions dans les Pays-Bas) : R. VAN KESTEREN, *Het verlangen, op. cit.*, p. 258-331. Des influences similaires se firent sentir en France : Chr. AMALVI, *Le goût, op. cit.*, p. 25-35 et *passim*.

(43) On a tout à fait intérêt à rapprocher le mouvement des communes dans le nord de la France (grosso modo l'actuelle région de Picardie) avec ce qui se passait au même moment, au XII^e siècle, dans les grandes villes flamandes, voir Knut SCHULZ, « *Denn Sie lieben die Freiheit so sehr...* ». *Kommunale Aufstände und Entstehung des europäischen Bürgertums im Hochmittelalter*, Darmstadt, 1992, p. 104-131. L'épisode communal (fin XI^e – XII^e siècle) fait l'objet d'un intérêt historique renouvelé, voir les études de Jeroen Deploige, en dernier lieu : Jeroen DEPLOIGE, « Meurtre politique, guerre civile et catharsis littéraire au XII^e siècle. Les émotions dans l'œuvre de Guibert de Nogent et de Galbert de Bruges », dans Damien BOQUET & Piroška NAGY, éd., *Politique des émotions au Moyen Âge*, Florence, 2010 (Micrologus' Library, 34), p. 225-254.

(44) Sur le paysage sonore dans les villes des Pays-Bas bourguignons, voir É. LECUPPRE-DESIARDIN, *La ville des cérémonies, op. cit.*, p. 167-177.

(45) Voir l'étude récente d'un paysage sonore dans Laure LEROUX, *Cloches et société médiévale. Les sonneries de Tournai au Moyen Âge*, Tournai, 2011 (Tournai-Art et Histoire/ Instruments de travail, 16).

action de sons particuliers⁽⁴⁶⁾. En agissant de la sorte, ils démontraient si besoin en était, qu'ils maîtrisaient déjà parfaitement les instruments de mobilisation que les générations suivantes de gens de métiers allaient mettre en œuvre afin d'exprimer leurs buts politiques. Rappelons ainsi que, lors des émeutes, ce sont les cloches des villes qui font l'objet de toutes les convoitises. En 1328, les soldats du comte de Flandre abattent les cloches d'Ypres pour mater la rébellion de la ville ; en 1383, Philippe le Hardi s'empare du Jacquemart de Courtrai pour l'envoyer à Dijon où il est toujours visible, et enfin, en 1540, Charles Quint écrase la révolte gantoise et fait descendre la cloche de la ville nommée *Roeland*. À côté des cloches, d'autres éléments du paysage urbain se trouvaient parmi les cibles privilégiées des autorités princières qui voulaient, en les modifiant ou en les détruisant, réprimer ou punir une ville rebelle. Souvent ces éléments englobaient à la fois sonorité, images identitaires et symboles de pouvoir. Il faut donc ici mentionner la destruction de murs, mais également d'institutions ecclésiastiques (abbayes et églises emblématiques comme à Théroouanne, Utrecht ou Gand sous Charles Quint) et, dans les villes du Pays de Liège, le transport du symbole par excellence de l'identité urbaine, le Perron, déplacé de Liège à Bruges sur ordre de Charles le Téméraire, à la fois pour punir Liège et pour semoncer la ville flamande⁽⁴⁷⁾.

L'évocation de ce paysage sonore urbain nous invite à prendre en compte une autre dimension, jusque là trop souvent négligée par les études historiques, celle de l'horizontalité. Tout comme les sons se diffusent au loin dans les campagnes, il semble que les tentatives de prise de conscience du territoire urbain, éloignées de tout idéal, aient pris avant tout en compte l'étendue de l'espace dominé par les institutions citadines. On sait que pour la période qui nous concerne la perception de la géographie du territoire est assez limitée. Il faut en effet attendre les relevés de Pierre van der Beke en 1538 et de Gérard Mercator en 1540, pour assister à la conception d'une carte de la Flandre. Toutefois quelques indices permettent de jalonner cette histoire de la représentation cartographique dans les Pays-Bas, animée dans un premier temps par une conception somme toute linéaire de l'espace⁽⁴⁸⁾. La connaissance du territoire par l'énumération (énumération de juridictions, de titres) ou par la succession, (succession de lieux, de haltes, de sites de production, etc.)

(46) *Annales Gandenses*, éd. Frantz FUNCK-BRENTANO, Paris, 1896, p. 19 : *quidam de communitate occulta se armaverunt, acceptisque vexillis et signis suis bellicis, processerunt in publicum percutientesque pelves suas, quia ad campanam ville accedere non audebant, totam communitatem commoverunt*. Sur cette source, voir Marc BOONE, « Der anonyme Minorit von Gent *Annales Gandenses* », dans Volker REINHARDT, ed., *Hauptwerke der Geschichtsschreibung*, Stuttgart, 1997, p. 14-17.

(47) Marc BOONE, « Destructions des villes et menaces de destruction, éléments du discours princier aux Pays-Bas bourguignons », dans Martin KÖRNER, ed., *Stadtzerstörung und Wiederaufbau*. Band 2 : *Zerstörung durch die Stadtherrschaft, innere Unruhen und Kriege. Destruction et reconstruction des villes*. Tome 2 : *Destruction par le pouvoir seigneurial, les troubles internes et les guerres. Destruction and Reconstruction of Towns*. Vol. 2 : *Destruction by the Lord's Power, Internal Troubles and Wars*, Berne-Stuttgart-Vienne, 2000, p. 106-108. Sur le Perron liégeois, voir Henri PIRENNE, « Le conflit liégeois-bourguignon et le « Perron » liégeois », dans *Annales du congrès de Liège 1932 de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique*, Liège, 1933.

(48) Pour quelques remarques sur la perception de l'espace dans les Pays-Bas bourguignons, voir É. LECUPPRE-DESJARDIN, *La ville des cérémonies*, op. cit., p. 15-26.

domine. D'ailleurs, la première carte du comté de Flandre trouvée dans une version italienne de la *Chronique de Flandre* et datant de 1452, se présente comme une succession de villes caractérisées par des tours crénelées, sans que jamais ne soit convoqué le repérage des quatre points cardinaux⁽⁴⁹⁾. L'insertion de cette carte dans une chronique italienne permet de comprendre sa conception. Elle suit en effet le parcours du marchand étranger qui entre en Flandre par l'estuaire du Zwin, pour arriver tout d'abord dans le port de Bruges et se lancer, à partir de ce point, à la conquête d'autres parties du marché flamand, grâce aux informations livrées par des textes du genre des *pratica della mercatura* dont se munissaient les nombreux marchands italiens présents dans cette Flandre du Moyen Âge finissant⁽⁵⁰⁾. Techniquement, la carte du comté de Flandre de 1452 est très proche de celle du duché de Brabant (orientée cette fois vers le Nord comme une carte moderne) datant du XV^e siècle et sur laquelle les villes et les voies de communication (voie d'eau, de préférence) dominant également la représentation⁽⁵¹⁾.

Cette conception linéaire de l'espace se retrouve dans une catégorie de documents que nous allons maintenant étudier, qui atteste non seulement le lien que nourrit la ville avec sa campagne, mais aussi la prise de conscience de l'identité urbaine dans son horizontalité. Certes, l'histoire de la ville recadrée dans celle de son espace environnant a été mise à l'honneur grâce à la théorie des réseaux, mais ces travaux, qui ont privilégié avant tout la dimension économique de ces liens, n'ont pas attiré l'attention sur l'impact de ces réseaux dans la prise de conscience des réalités proprement urbaines⁽⁵²⁾.

Cette histoire de la domination de la ville sur la campagne est, bien entendu, plus familière de l'historiographie italienne. Immédiatement, les peintures du palais communal de Sienne viennent à l'esprit. Mais Ambrogio Lorenzetti, avant de s'attaquer à la fresque du Bon Gouvernement, avait été dépêché dans la campagne pour pouvoir réaliser, toujours sur les murs du palais communal, une fresque relatant la soumission des *castra* du *contado*⁽⁵³⁾. Et si la ville italienne s'est imposée par une domination économique puis

(49) Bruges, Bibliothèque Municipale, ms. 685 (*Chronique italienne de la Flandre*, 1452). La carte est reproduite dans André VANDEWALLE, *Les marchands de la Hanse et la banque des Médicis. Bruges, marché d'échanges culturels en Europe*, Bruges, 2002, p. 150.

(50) Un argument paléographique soutient cette interprétation : la chronique et le texte qui accompagnent la carte sont conservés dans l'autographe de l'interprète qui écrit en *mercantesca*, écriture typique, très à la mode dans le milieu des marchands italiens. Sur cette carte, voir Sabrina CORBELLINI, « Cronache de signiori di Fiandra : een Italiaanse kroniek van Vlaanderen », dans *Handelingen van het Genootschap voor Geschiedenis, gesticht onder de benaming "Société d'Émulation" te Brugge*, t. 134, 1997, p. 102-111.

(51) Bruxelles, Bibliothèque Royale, ms. 2088-89, f^o 87v^o, reproduit dans R. VAN UYTVEN, *Stadsgeschiedenis*, op. cit., p. 252.

(52) On pourra néanmoins lire avec profit la thèse de Laurence BUCHHOLZER-RÉMY, *Une ville en ses réseaux : Nuremberg à la fin du Moyen Âge*, Paris, 2006.

(53) Odile REDON, « Sur la perception des espaces politiques dans l'Italie du XIII^e siècle », dans Sergio GENSINI, éd., *Le Italie del tardo Medioevo*, Pise 1990, p. 51-70 et Patrick BOUCHERON, « "Tournez les yeux pour admirer, vous qui exercez le pouvoir, celle qui est peinte ici". La fresque dite du Bon Gouvernement d'Ambrogio Lorenzetti », dans *Annales HSS*, t. 6, 2005, p. 1137-1199.

politique, elle ne tarda pas à faire de la conquête du *contado* l'un des symboles de sa puissance⁽⁵⁴⁾. La notion de *contado* n'existe pas bien sûr dans les Pays-Bas. Toutefois, un encadrement institutionnel du plat pays par les grandes villes y était à l'œuvre. Une division du comté de Flandre et du duché de Brabant en « quartiers », chacun sous le contrôle d'une (grande) ville avait pris forme graduellement dans le courant du XIV^e siècle, dans le contexte de l'organisation des institutions dites « représentatives » et suite au poids politico-administratif et économique de plus en plus lourd des villes⁽⁵⁵⁾. Les « quartiers » des villes se manifestaient dans des compétences qui sont analogues à celles de leurs homologues italiennes : organisation de la fiscalité, de la défense, recours en justice. Bref, des champs d'action qui traduisent une politique délibérée d'imposition d'un contrôle, voire d'une domination, qui toutefois ne se soldait pas par la genèse d'une ville-État à l'italienne, pour des raisons qui sont de nature géographique⁽⁵⁶⁾, mais également politique⁽⁵⁷⁾.

(54) Sur l'interprétation symbolique des effets du bon gouvernement sur les campagnes, voir par exemple Enrico CASTELNUOVO, éd., *Ambrogio Lorenzetti. Il Buon Governo*, Milan, 1995, p. 368 et suiv. Un auteur qui a beaucoup étudié la question et qui vient de formuler des remarques critiques dont on devrait tenir compte : Giorgio CHITTOLINI, « Urban Populations, Urban Territories, Small Towns: Some Problems of the History of Urbanization in Northern and Southern Italy (Thirteenth-Sixteenth Centuries) », dans Peter C.M. HOPPENBROUWERS, Antheun JANSE & Robert STEIN, édés, *Power and Persuasion. Essays on the Art of State Building in Honour of W.P. Blockmans*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 234-235.

(55) Sur les Quartiers : David NICHOLAS, *Town and Countryside : Social, Economic, and Political Tensions in Fourteenth-Century Flanders*, Bruges, 1971 (Rijksuniversiteit te Gent. Werken uitgegeven door de Faculteit der Letteren en Wijsbegeerte, 152), p. 152-172 ; Wim BLOCKMANS, *De volksvertegenwoordiging in Vlaanderen in de overgang van Middeleeuwen naar Nieuwe Tijden (1384-1506)*, Bruxelles, 1978 (Verhandelingen van de Koninklijke Academie van België. Klasse der Letteren, jg. 40, 90), p. 107-127 ; Marc BOONE, *Gent en de Bourgondische hertogen, ca. 1384 - ca. 1455. Een sociaal-politieke studie van een staatsvormingsproces*, Bruxelles, 1990 (Verhandelingen van de Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België. Klasse der Letteren, jg. 52, 133), Bruxelles, 1990, p. 191-198. Pour le Brabant, voir Raymond VAN UYTVEN, « Imperialisme of zelfverdediging : de extra-stedelijke rechtsmacht van Leuven », dans *Bijdragen tot de geschiedenis*, t. 58, 1975 (*La ville en Brabant. Quatrième colloque, Bruxelles 29-30 mars 1974*), p. 7-71 (avec un résumé en français). Une approche plus générale : Raymond VAN UYTVEN, Claude BRUNEEL et al., édés, *Histoire du Brabant, du duché à nos jours*, Zwolle, 2004, p. 217-218.

(56) Essentiellement pour deux raisons : la Flandre et le Brabant étant nettement plus petits et les villes-États peu viables ; de surcroît, le pouvoir princier y était plus proche et plus déterminé à intervenir dans les processus décisionnels à des moments clefs. Voir la comparaison plus poussée dans Marc BOONE, « Les pouvoirs et leurs représentations dans les villes des Anciens Pays-Bas (XIV^e-XV^e siècle) », dans É. CROUZET-PAVAN & É. LECUPPRE-DESJARDIN, édés, *Villes de Flandre et d'Italie (XIII^e-XVI^e siècle)*, op. cit., p. 175-206.

(57) La structure féodale du comté et le besoin d'allégeance, manifesté notamment par Jacques Van Artevelde envers Édouard III roi d'Angleterre, alors qu'il venait de franchir le Rubicon en niant l'autorité comtale en 1340, ne permettent pas d'imaginer l'installation de cités-États, voir É. CROUZET-PAVAN & É. LECUPPRE-DESJARDIN, « Introduction », *ibid.*, p. 1-10.

Certes, nous ne disposons pas dans les Pays-Bas d'un document aussi remarquable que celui qu'abrite le palais communal de Sienne, où les effets du bon gouvernement prennent en écharpe l'intérieur de la ville et les collines de la campagne. Mais d'autres témoignages assez surprenants disent à leur manière l'importance des environs dans la prise de conscience de la ville et par conséquent dans l'élaboration de son image. Prenons l'exemple de Saint-Omer. Cette petite ville, dont nous avons dit plus haut la pauvreté du décor civique, retient cependant notre attention pour la commande de vues topographiques qui viennent soutenir des actions juridiques. Le célèbre rouleau topographique, conservé aujourd'hui aux archives municipales de Saint-Omer et daté d'environ 1470, montre ainsi sur plus de trois mètres de long, le cours de l'Aa depuis l'abbaye de Saint Bertin jusqu'à Blendecques. Ce document a sans doute servi de pièce justificative dans un procès concernant les moulins de l'abbaye⁽⁵⁸⁾. Certes, la commande émane de l'abbaye et non de la ville, mais la conservation de cette aquarelle permet d'imaginer les documents aujourd'hui disparus et auxquels font allusion de nombreux paiements conservés dans les archives de la ville et opérés à sa demande. On sait ainsi que dès 1436, en pleine guerre opposant Philippe le Bon aux Anglais, la ville s'adresse au peintre Yvain du Molin pour repérer la position des Anglais dans les alentours⁽⁵⁹⁾. Plus tard, en 1516, la ville demande au peintre Antoine de le Moere, de réaliser des relevés autour de l'église Saint-Martin et de son cimetière, afin de régler un contentieux entre les marguilliers de Saint-Martin et la communauté abbatiale de Saint-Bertin⁽⁶⁰⁾.

Plusieurs éléments doivent être retenus : tout d'abord, l'exemple de Saint-Omer n'est pas isolé et la ville d'Amiens dès 1399, par exemple, rémunère le peintre maître Pierre Des Quesnes, pour un travail de ce type⁽⁶¹⁾. Plus au Nord, la ville d'Anvers est également impliquée dans une affaire qui lui permet de se mettre en image en arrière plan de son fleuve, l'Escaut. À l'occasion d'une confrontation opposant le duc Charles le Téméraire à la ville d'Anvers, cette dernière fit réaliser un plan du cours d'eau, qui fut complété en 1504, dans une version cette fois-ci colorée, mais aux contours plus simples que ceux de la version de 1468⁽⁶²⁾. Deuxièmement, ces documents que l'on peut aisément rapprocher des tibériades, ne se limitent

(58) Pour davantage de détails sur la production de ces vues topographiques à Saint-Omer, voir M. GIL & L. NYS, *Saint-Omer gothique, op. cit.*, p. 112-115.

(59) *Ibid.*, p. 112.

(60) *Ibid.*

(61) Amiens, Archives Municipales, CC9, année 1399 : *A maistre Pierre Des Quesnes, peintre pour avoir fait par figure le situation de le maison et quarrière de maistre Raoul de Bery, advocat, xv s.* Cité par Chrétien DEHAISNES, « L'art à Amiens vers la fin du Moyen Âge dans ses rapports avec l'école flamande primitive », dans *Revue de l'Art chrétien*, 1889-1890, p. 49-61.

(62) Pour bénéficier des reproductions de ce document voir Paul D.A. HARVEY, *The History of Topographical Maps. Symbols, Pictures and Surveys*, Londres, 1980, p. 92 et J. Brian HARLEY & David WOODWARD, eds, *The History of Cartography*, t. 1 : *Cartography in Prehistoric, Ancient and Medieval Europe and the Mediterranean*, Chicago, 1987, p. 490. Les originaux sont conservés aux archives de Bruxelles et d'Anvers. Lire sur ce point Erik THOEN, « Cartografie en historisch onderzoek », dans Jan ART, éd., *Hoe schrijf ik de geschiedenis van mijn gemeente*, t. 3b : *Hulpwetenschappen*, Gand, 1996, p. 131-185.

pas à de simples relevés cadastraux⁽⁶³⁾. Ils bénéficient d'une codification et d'une symbolique qui n'ont pas encore fait l'objet d'une étude approfondie mais qui attestent, par leur existence même, un projet de communication, peut-être même de propagande. Enfin, il est clair que l'image de la ville ne se limite pas à son imaginaire, mais s'appuie également sur une autre dimension, celle d'un environnement synonyme d'espace de communication avec ses voisines. Si l'on voulait aller plus loin dans la dialectique évoquée plus haut, on pourrait même dire que ces plans topographiques destinés à défendre un territoire ne sont pas seulement les supports d'une représentation de l'espace, mais les instruments d'une production d'espace. Le plan de la ville de Bruges nous permet d'illustrer ce dernier point qui montre que le rapport entre réalité urbaine et imaginaire urbain n'expose pas seulement un principe de sublimation mais aussi une logique fonctionnaliste. En effet, ce plan, dont la datation ne cesse de fluctuer dans une fourchette de près de deux siècles, expose admirablement l'imbrication de la terre et de l'eau à Bruges⁽⁶⁴⁾. Mais le caractère tout à fait remarquable de cette représentation réside surtout dans sa dimension fictionnelle, puisque, selon Marc Ryckaert, certains canaux figurant sur le plan n'existaient pas au moment de leur figuration⁽⁶⁵⁾. Leur image est donc liée à un projet d'extension - la maîtrise de l'eau conditionnant la maîtrise de la terre. En effet, on sait par ailleurs que le contrôle de l'espace par les villes du plat-pays s'effectue bien souvent par la médiation des cours d'eau. Les exemples cités le plus souvent sont les canaux que les villes (telles Gand, Bruges, Ypres, Saint-Omer) ont creusés pour avoir un accès plus facile au commerce maritime, par exemple à travers la nébuleuse d'avant-ports et de petites villes dans l'estuaire du Zwin (Damme, Hoeke, Sint-Anna-ter-Muide, Monnikerede, Lamminsvliet plus tard

(63) L'expression « tibériade » est dérivée du traité *De fluminibus seu tiberialis*, rédigé en 1355 par l'homme de loi Bartolo da Sassoferrato, qui propose d'utiliser des plans pour établir les droits sur les rivières. Voir François DE DAINVILLE, « Cartes et contestations au XV^e siècle », dans *Imago Mundi*, t. 24, 1970, p. 99-121.

(64) Daté d'abord du XIV^e siècle, il est maintenant attribué à la moitié du XVI^e siècle, après avoir stagné un grand nombre d'années aux alentours de la fin du XV^e siècle.

(65) Ce plan est une huile sur toile dont l'auteur est inconnu. La date de confection l'est tout autant. Longtemps attribué au XV^e siècle, voire à la fin de XIV^e siècle - ce qui aurait fait de Bruges un pôle à la pointe de la production cartographique dans le monde occidental, le tableau a été daté vers 1500, à la suite des travaux de l'historien de l'art Dirk De Vos en 1979. Mais il y a quelques années, de nouvelles recherches ont encore reporté la date, pour la placer au milieu du XVI^e siècle. Le plan, qui montre la ville et ses environs immédiats, ne forme que la partie droite du document original. La partie gauche, qui a été coupée à une date inconnue (vers 1800 ?) montrait les liaisons de Bruges avec la mer, et notamment le nouveau *Verse Vaart*, canal projeté dans les années quarante du XVI^e siècle et réalisé dans les années cinquante et soixante. Il est assez probable que le document ait été conçu et réalisé dans le cadre de ces travaux ou de leur préparation. Les canaux « fictifs » à l'intérieur de la ville doivent très probablement être interprétés dans le même contexte. Un indice supplémentaire apparaît dans un des canaux où sont représentés deux vaisseaux, dont un trois-mâts, donc vraisemblablement des bateaux de mer. Or, le but du nouveau canal était précisément de permettre aux navires de mer de rejoindre de nouveau la ville, ce qui n'était plus possible depuis le XI^e siècle. Nous remercions Marc Ryckaert pour ces précieuses informations. Pour une vue de ce plan, voir Marc RYCKAERT, *Brugge. Historische stedenatlas van België*, Bruxelles, 1991, p. 15-17.

Sluis/L'Écluse) reliant Bruges à la mer du Nord⁽⁶⁶⁾. Confrontées à la nécessité d'héberger un nombre grandissant d'immigrants, les villes ont poursuivi, tout au long du XIII^e siècle, le processus d'aménagement des terrains à l'intérieur de leur espace. Il s'agit là de processus souvent bien documentés et donc bien connus. À Bruges, par exemple, une partie de la ville fut surélevée vers 1200 pour orienter le centre vers l'extension portuaire en direction de Damme et du Zwin, opération qui a causé une certaine fébrilité spéculative et qui a stimulé l'implantation de banlieues en dehors des remparts primitifs⁽⁶⁷⁾.

Ainsi, en reliant image et fin pragmatique, en réconciliant vision idéale et observation topographique, ces représentations enrichissent d'un nouvel élément le lexique des expressions de l'identité urbaine dans ce territoire et à cette période.

Un reproche pourrait nous être adressé. En quoi ces images qui, somme toute, appartiennent au registre des réalités matérielles destinées à marquer l'emprise sur le sol, peuvent-elles enrichir la prise de conscience urbaine et par conséquent ressortir d'un imaginaire de la ville ? Tout simplement, parce que cette représentation imagée clame le triomphe de la ville et défend l'honneur de la cité. Il est ainsi tout à fait remarquable que la décision de mesurer le périmètre de la ville de Gand à la fin du XIV^e siècle, apparaisse dans un des *Memorieboeken* (« livres de mémoire ») de la ville au titre des événements constitutifs de la mémoire urbaine⁽⁶⁸⁾. Rappelons également que ces villes, si elles font appel à des arpenteurs, passent la plupart du temps

(66) En général : Marc BOONE, « Brügge und Gent um 1250: die Entstehung der flämischen Städtelandschaft », dans Wilfried HARTMANN, éd., *Europas Städte zwischen Zwang und Freiheit. Die europäische Stadt um die Mitte des 13. Jahrhunderts*, Ratisbonne, 1995, p. 97-110. Les petites villes du Zwin ont fait l'objet de maintes études de Jean-Pierre Sosson, citons Jean-Pierre SOSSON, « Les « petites villes » du Zwin (XIV^e-XV^e siècles) : des « espaces urbains » inviables ? », dans Philippe CONTAMINE, Thierry DUTOUR & Bertrand SCHNERB, eds, *Commerce, finances et société (XI^e-XVI^e siècles). Recueil de travaux d'histoire médiévale offert à M. le professeur Henri Dubois*, Paris, 1993, p. 171-184. Sur le canal reliant Gand à l'ensemble portuaire au nord de Bruges : Albert ANDRIES e.a., *De Lieve tscoenste juweel dat de stede heeft*, Gand, 2008.

(67) M. RYCKAERT, *Brugge, op. cit.*, p. 68-82 et Marc RYCKAERT & André VANDEWALLE, *Bruges. L'histoire d'une ville Européenne*, Tielt, 1999, p. 37.

(68) Voir le *Memorieboek* de Joos vander Stoc : " Item, in dit jaer dede de hertoeghe van Dygoen meten de sted van Ghendt bij Gillis de Groothere, lantmeeter. Eerst den ommeloop van der stede was XXXIIIc roeden, elke roed XIII voeten. Item, van der Mudepoorte tot Sente Lievinspoorte van binnen eyst XIc roeden. Item, van tenderweereit toter Spetaelpoorte eyst Xc roeden", dans Anne-Laure VAN BRUAENE, *De Gentse memorieboeken als spiegel van stedelijk historisch bewustzijn (14^{de} tot 16^{de} eeuw)*, Gand, 1994 (Verhandelingen der Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde te Gent, 22), p. 223. Les *Memorieboeken* sont les produits locaux de l'historiographie urbaine, dont l'importance en général reste à creuser davantage en ce qui concerne les anciens Pays-Bas. À titre de comparaison, voir Peter JOHANEK, éd., *Städtische Geschichtsschreibung im Spätmittelalter und in der frühen Neuzeit*, Cologne-Weimar-Vienne, 2000 (Städteforschung, Reihe A, Band 47), et Hanno BRAND, Pierre MONNET & Martial STAUB, eds, *Memoria, communitas, civitas. Mémoire et conscience urbaines en Occident à la fin du Moyen Âge*, Sigmaringen, 2003 (Beihefte der Francia, 55). Une dernière mise au point : Anne-Laure VAN BRUAENE, « L'écriture de la mémoire urbaine en Flandre et en Brabant (XIV^e-XVI^e siècle) », dans É. CROUZET-PAVAN & É. LECUPPRE-DESJARDIN, eds, *Villes de Flandre et d'Italie, op. cit.*, p. 149-164.

leur commande à des peintres, prouvant encore une fois – et nous empruntons la formule à Bernard Chevalier – que « l’imaginaire et le concret tendent à se superposer dans une même vision globale de la ville »⁽⁶⁹⁾. Au même titre que les processions urbaines qui inlassablement marquent l’espace concret de la cité d’une sacralité légitimante⁽⁷⁰⁾, au même titre que les jeux opposant et réunissant des groupes sociaux issus des quartiers de la cité voire de villes extérieures dans des compétitions symboliques sur fond de querelles économiques, au même titre qu’une architecture civile déployée tel un album récapitulatif d’un passé fondateur, ces vues topographiques montrent à quel point « toute société instauratrice d’un ordre économique et politique l’est en même temps d’un ordre figuratif »⁽⁷¹⁾.

(69) Bernard CHEVALIER, « Le paysage urbain à la fin du Moyen Âge : imaginations et réalités », dans *Le paysage urbain au Moyen Âge, Actes du XI^e Congrès des historiens médiévistes de l’enseignement supérieur*, Lyon, 1981, p. 7-21.

(70) Voir à ce sujet le livre novateur concernant une des processions urbaines les plus remarquables de la Flandre, la procession dite du Saint Sang à Bruges : Thomas A. BOOGAART II, *An Ethnogeography of Late Medieval Bruges. Evolution of the Corporate Milieu 1280-1349*, Lewiston-Queenston, 2004. Sur les processions et manifestations brugeoises, voir également Andrew BROWN, « Civic Ritual: Bruges and the Counts of Flanders in the Later Middle Ages », dans *English Historical Review*, t. 13, 1997, p. 277-299. Enfin, pour une perspective plus large sur les processions religieuses et leur dérive politique en Flandre et en Brabant voir É. LECUPPRE-DESJARDIN, *La ville des cérémonies, op. cit.*, p. 86-102 et EAD., « Procession et propagande à Valenciennes en 1472. L’intégration des cultes locaux dans la construction de l’image princier », dans *Revue du Nord*, t. 86, 2004, p. 757-770, ainsi que « La grande procession de Lille à la fin du Moyen Âge : entre dévotion populaire et enjeux de pouvoir », dans Jean HEUCLIN & Christophe LEDUC, éd., *Sentiments religieux et piété populaire de l’An Mil à nos jours*, Lille, 2011 (*Revue du Nord*, hors série 25), p. 43-55

(71) Pierre FRANCASTEL, *La figure et le lieu*, Paris 1965. Nous pourrions également ajouter cette remarque d’Anne Cauquelin, « avec le paysage, il s’agit bien d’un *a priori* (la forme symbolique qui filtre et cadre nos perceptions du paysage), mais cet *a priori* est inclus dans un système d’orientation et de valeurs accordées, produit d’une genèse. » (Anne CAUQUELIN, *L’invention du paysage*, Paris, 2000, p. 135).